

PROLOGUE
Paris, Novembre 1804

— Non, je vous en prie !

Le gémissement du jeune apache n'était guère que le miaulement d'un enfant battu. Il s'appelait Gabin Dury, et il allait mourir. En tant que membre de la nouvelle Cour des Miracles du Roi des mendiants, il survivait de rapines et parfois de violences. Mais son autre emploi était bien plus sinistre. Il était un prédateur hantant les égouts et les ruelles sombres de la ville, se repaissant des jeunes, des innocents et des faibles. Peu importe s'ils étaient garçons ou filles, seule comptait la puissance qu'il ressentait lorsqu'il en attrapait un, le cognait un peu avant de le sodomiser pendant une heure, voir plus. Puis il balançait ses victimes quelque part, sûr qu'elles ne parleraient à personne de leur épreuve. Nul ne voulait admettre qu'on puisse abuser de lui de façon aussi ignoble.

— Je crois que si, répondit une voix douce, celle d'un homme cultivé. Tu es parfait. Baigné dans le sang et la corruption. Un repas digne de ce nom avant de semer la mort parmi les masses bêlantes de péons. Soit content, car ta mort annoncera un âge d'or.

— Il sent la nourriture.

Le raclement de griffes sur la pierre dériva jusqu'aux oreilles de Gabin, lui arrachant un frisson. Mais une main de fer le maintenait en place, lui ôtant toute possibilité de fuite.

— Bientôt, mon familier. Très bientôt. D'abord, je prends ce qu'il me faut. Ensuite, tu pourras te rassasier.

L'étau qui s'était refermé sur le bras de Gabin se desserra alors qu'on l'entraînait dans les profondeurs ténébreuses de la ruelle.

— J'ai de l'argent ! Je vous donne tout ce que j'ai ! Je peux en avoir encore plus, il est à vous !

Gabin tendit la main vers la poche secrète dans sa ceinture, mais la poigne pesant sur ses épaules se raffermir, lui arrachant un hoquet de douleur.

— De l'argent ? C'est tout ce que vous autres rustres avez en tête ? Pas la moindre notion de devoir envers vos supérieurs ? Rien que de sales pièces de monnaie ! Et c'est ça qui est censé vous élever au-delà de la place qui est la vôtre ? Voilà qui explique qu'un parvenu corse ait pu devenir votre gouvernant. Non ! Je ne l'accepterai pas ! Jamais !

Des mains se refermèrent sur la tête de Gabin et serrèrent, envoyant des pointes de douleur traverser son crâne comme des poignards de glace. Il ouvrit la bouche lorsqu'une mâchoire immense descendit vers lui, étouffant son cri. Des rangées de crocs acérés déchirèrent ses lèvres, emplissant sa bouche de sang. Il voulut crier de douleur, mais ces mâchoires infernales semblaient aspirer jusqu'à l'air de ses poumons.

Cette succion ne s'arrêta pas, au contraire, elle sembla s'accroître. Le jeune violeur se débattit en vain, sentant les petites goulées d'air qu'il tentait désespérément d'aspirer par le nez se voir volées par son tourmenteur. Il avait l'impression qu'il en prenait plus encore, comme s'il lui arrachait son âme même.

Quelques instants plus tard, Gabin Dury s'affalait au sol. Son visage n'était plus qu'une ruine déchiquetée, un masque de chair torturée. Il était à peine vivant, et déclinait à vue d'œil. Il n'avait plus que quelques secondes à vivre.

— Nourris-toi, ma petite, reprit la voix. Bois tout ton saoul, puis jette son cadavre dans la Seine. On a tant de choses à faire. Un sacre à empêcher. Bientôt, ma petite, nous nous régalerons de la chair du premier consul. Une chair pas assez bonne pour un roi, mais qui fournira un bon repas malgré un arrière-goût de nouveau riche.

Des bruits de crocs et de griffes déchirant la chair, puis de mastication dérivèrent dans la ruelle et se prolongèrent encore quelques temps dans la nuit.

CHAPITRE PREMIER

Paris, Novembre 1804

La morgue de Paris était flambante neuve. Propre, bâtie selon des principes scientifiques, c'était un autre exemple du monde moderne tel que le concevaient les dirigeants de l'empire français. Les employés travaillaient conformément à des règles très strictes qui, au départ, leur avaient coûté bien des recrues. Les anciennes habitudes, comme d'empocher des objets de valeur, étaient prohibées. Tout, même les vêtements en lambeaux, étaient dûment enregistrés dans les grands classeurs fournis par le nouveau directeur. Le système mis en place était efficace, conformément à ce qu'avait promis la révolution de 1792.

A 8 heures précises, ledit directeur, un grand homme aux yeux pâles, aux cheveux blonds, entra dans la morgue. Ses vêtements étaient toujours nettoyés de frais, mais semblaient élimés. Il n'était plus tout jeune, la quarantaine bien tassée, avec un visage balafré qui faisait réfléchir même les plus belliqueux. Il s'appelait Jean-Pierre Séverin et on disait qu'il était un ami de Bonaparte, le Premier consul.

Selon son habitude, Séverin salua ses troupes en se dirigeant vers son bureau. Il exsudait une aura de calme qui déteignait sur les employés de la morgue qui, tous, étaient d'une efficacité impressionnante. Blaise Leroy, le médecin légiste réputé appointé par la Ville de Paris, se chargeait de lui apporter le journal de la nuit. Leroy était un homme de grande taille, aux épaules voûtées, aux cheveux blancs fins. Il occupait sa fonction bien avant la Révolution et avait survécu grâce à son incompréhension totale de la politique. Son travail sur les défunts était précis et méticuleux, quoique fort peu inspiré. On racontait que son seul vice était son goût pour le théâtre de rue, les spectacles de marionnettes, les mimes et les comédiens.

— C'est une belle matinée, citoyen directeur, dit Leroy, posant le journal de la nuit devant Séverin avec une légère emphase.

Chaque jour, il faisait une remarque sur le temps. Peu importait si le climat était conforme à son impression. Pour Blaise Leroy, c'était toujours une belle journée, quel que soit l'environnement.

— Un peu froid, mais ça me plaît, répondit Séverin.

Il s'en tenait toujours à leur conversation du matin. C'était une habitude qu'il suivait avec précision.

— On ne nous a apporté que deux corps cette nuit, Citoyen. Le premier est Madame Masson, une couturière pauvre et âgée. D'après son fils, malgré plusieurs malaises, elle a refusé d'arrêter de travailler. Je l'ai examinée moi-même. Pas la moindre trace de fluxion de poitrine ou tout autre maladie symptomatique d'un cœur faible. Le second est plus surprenant. Un jeune noyé. Les poissons et les habitants de la rivière l'ont bien entamé.

Leroy semblait presque enchanté en parlant des événements lugubres de la nuit. Beaucoup trouvaient ça quelque peu dérangent, mais pas Séverin. Il comprenait que c'était une armure que son subordonné s'était construit après avoir passé toute sa vie au milieu des morts. En présentant un apparence joyeuse, amicale, Leroy ne se laissant pas affecter par ce qui se passait à la morgue.

— Qu'est-ce qu'un noyé a de si surprenant ?

Séverin s'adossa à son fauteuil et examina son subordonné. Beaucoup le prenaient pour un idiot, mais Séverin appréciait sa perspicacité.

Leroy eut un sourire enchanté. Il n'aimait rien de plus que ces échanges matinaux avec Jean-Pierre Séverin. Le poste de légiste de la ville de Paris était souvent attribué à un fonctionnaire. Pour la plupart d'entre eux, ce n'était qu'une étape vers des positions plus élevées ou un dernier emploi avant d'aller cultiver des roses à la campagne ou toute autre fadaise. Mais Séverin n'était pas comme les autres. Il se comportait comme si son travail était vraiment important. Pas une mort n'était négligeable. Il était disposé à examiner les cadavres de clochards gelés comme s'il se demandait vraiment ce qui les avait tués. Un brave homme. Et d'une grande intelligence.

— Un noyé présente certains signes révélateurs faciles à déceler, qu'on le tire de la Seine ou de ses nombreuses rives. Après être resté longtemps immergé, le cadavre est bouffi, présente de l'eau dans les poumons et peut être partiellement dévoré par la faune aquatique. Ou si on l'a trouvé hors de l'eau, par les rats, les chats ou les chiens. Lorsqu'il manque un de ces éléments, pour moi, c'est étrange.

Leroy s'était exprimé avec le calme d'un professeur expliquant une leçon complexe à son élève préféré, mais sans la moindre condescendance.

— Et qu'est-ce qui manque à cette victime inconnue ?

Séverin regarda Leroy de près, absorbant ses dires. Son subordonné était un véritable puits de connaissances et l'entendre expliquer les détails de sa profession était un pur plaisir intellectuel.

— Bien des choses. Le corps n'est pas bouffi d'être resté longtemps immergé. Étrange, mais il n'a peut-être pas séjourné longtemps dans l'eau. Il porte sur lui la puanteur de la rivière, mais pas autant que je l'aurais cru. Et le cadavre était en sale état. Littéralement déchiré.

Leroy comptait sur ses doigts tout en énumérant les sinistres événements de la soirée d'avant.

— Et les poumons ?

Séverin sentit qu'il était censé poser cette question. Il le fit donc, offrant au vieil homme son moment de triomphe.

Leroy désigna le plafond du doigt. Une pose de théâtre, sa version bouffonne d'un chef d'état sur le point de sauver ou condamner à mort un tiers. Un geste universel, mais rarement employé dans la réalité.

— C'est là qu'est la vraie anomalie, Monsieur ! Les poumons ont disparu !

Alors qu'il toisait son interlocuteur, le sourire de Leroy s'élargit et il parut briller d'une lueur intérieure.

— Disparu ? répéta Séverin, sachant que c'était le meilleur moyen d'aller au fond des choses.

Leroy voulait présenter l'affaire à la manière d'un opéra. Pourquoi priver le vieil homme de ce plaisir ?

Il hocha sèchement la tête, faisant osciller sa calvitie. A ce moment, il ressemblait à une de ces marionnettes qu'il aimait tant. Comique, mais ses réflexions, elles, n'avaient rien de drôle :

— Les poumons, le foie, les reins et le cœur sont manquants. Arrachés. J'imagine qu'une meute de chiens sauvages particulièrement méchants rôde dans un quartier de la ville. Les dégâts sont importants.

Séverin se leva avec une grâce fluide surprenante pour quelqu'un de son âge :

— Veuillez me montrer cette anomalie, citoyen Leroy. J'ai hâte d'entendre votre compte-rendu. Passez devant !

Leroy fit une nouvelle ébauche de courbette. Il ramassa le classeur au passage et mena Séverin le long des couloirs menant à la salle principale. Mais soudain, il changea de direction pour se diriger vers une section plus ancienne du bâtiment avant d'ouvrir une porte.

— J'ai présumé que vous voudriez examiner personnellement ce pauvre bougre. Donc, je l'ai mis dans cette chambre. La lumière y est bien meilleure que dans l'entrepôt et la puanteur est plus tolérable. De plus, j'ai mis quelques lampes additionnelles au cas où vous en ayez besoin pour votre examen.

— Bien vu.

Séverin hocha la tête et entra. La puanteur le frappa aussitôt comme une force invisible qui le fit chanceler. C'était un relent de sang et de viande digne d'une charcuterie, mais avec un courant de corruption sous le mariage de la chair et de la mort. Un arôme horrible, bien trop familier à quiconque travaillait à la morgue de Paris.

Avec un geste digne d'un acteur de théâtre de rue, Leroy retira le drap recouvrant le corps.

— Comme vous voyez, ce pauvre bougre est en piteux état.

C'était le moins qu'on puisse dire. En fait, en le décrivant, Leroy avait été plutôt modéré. La silhouette allongée sur la table était celle d'un homme, bien que ce soit difficile à déterminer au premier coup d'œil. Le visage n'était qu'une plaie déchiquetée, l'essentiel du nez et des lèvres arrachés, dévoilant les dents en un rictus détestable de par-delà la tombe.

Mais c'est le corps qui attira l'attention de Jean-Pierre Séverin. Le torse était en lambeaux, une masse d'os brisés et de viande hachée. La peau avait été déchirée, révélant une anatomie d'où il manquait plusieurs organes. La cavité thoracique était partiellement évidée comme si des griffes puissantes avaient arrachés côtes et poumons. Une vision sinistre, cauchemardesque.

Et pourtant, Séverin resta impassible. Tirant une petite loupe de sa veste, il examina silencieusement les blessures. Il se déplaçait lentement autour du corps, commençant par le visage défiguré pour terminer en dessous du sternum. Finalement, il se redressa, son visage habituellement placide assombri.

— Pourquoi y a-t-il de l'huile sur le front du défunt ? demanda-t-il en désignant l'endroit incriminé. Leroy ouvrit de grands yeux. Le liquide avait séché, mais Séverin l'avait détecté malgré tout.

— Je m'excuse, citoyen directeur. J'ai oublié de vous en parler. Les représentants de l'état papal sont en ville. Ils préparent la future cérémonie de sacre du premier consul. Eh bien, pour faire court, un membre de la délégation a demandé d'administrer les derniers sacrements à tous ceux qui ont décédé pendant leur séjour. Ce qui n'a rien d'inhabituel lorsqu'ils sont de passage. Bien sûr, on lui a accordé.

— Bien sûr.

Séverin répondit d'une voix distante, comme s'il avait l'esprit ailleurs.

— Monsieur Leroy, déclara-t-il, veuillez regarder dans vos archives pour y chercher si d'autres cadavres présentant de telles... anomalies nous ont été apportés. Et si d'autres font leur apparition, veuillez me prévenir. Quelle que soit l'heure.

Voilà qui parut surprendre Leroy, mais il se contenta de hausser les épaules en effectuant une de ses courbettes sèches.

— Si tel est votre volonté, citoyen directeur. Que faisons-nous de ce pauvre bougre ?

— Envoyez-le au charnier et faites-le enterrer. Et pas dans la fosse commune, je vous prie.

Séverin fixait Leroy tout en donnant ses ordres. Ses yeux pâles plongeaient dans les orbites brunes larmoyantes du vieil homme.

— Comme vous voudrez.

C'était une requête inhabituelle, généralement réservée aux corps ayant passé le stade où un enterrement traditionnel est encore possible.

Leroy ouvrit le classeur et écrivit les ordres de son supérieur d'une écriture fleurie.

— Cette fois, c'est une nécessité, dit Séverin. Un jour, dans un lointain avenir, je vous expliquerai pourquoi. Mais maintenant, j'ai à faire.

Séverin partit vers la porte, mais s'arrêta pour regarder son collègue par-dessus son épaule :

— Encore un détail : le prêtre ? Serait-ce un grand jeune homme roux aux yeux verts ?

Leroy secoua la tête :

— Ni le prêtre, ni son assistant ne ressemblent à cette description. Le saint homme est plus proche de mon âge avec la silhouette d'un bon vivant. Mais son accent est exécrable ! Je crois qu'il est Romain ou quelque chose comme ça. Et pourtant, c'est un gentilhomme, à sa façon. Son compagnon est plus jeune, guère plus de vingt ans, plus grand, plutôt beau garçon.

— Romain également ? demanda Séverin, qui voulait avoir un maximum d'informations, car chaque détail pouvait s'avérer crucial.

Leroy secoua la tête :

— Non, pas du tout. Il n'a pas dit grand-chose, mais à en juger son accent, je dirais qu'il était Suisse ou peut-être Allemand. Il accentuait ses voyelles de façon rugueuse. Est-ce important ?

— Pas du tout. Je suis curieux, c'est tout. Pas grand-chose ne vous échappe, Monsieur Leroy. A quelle heure ces braves gens se sont-ils présentés à notre petit établissement ?

Leroy tira une vieille montre à répétition cabossée :

— A 6 h 45 précises. Sans une minute de retard ni une minute d'avance.

— Juste après les mâtines. Ça ne manque pas de logique. Je vais donc aller les trouver personnellement. N'oubliez pas ce que je vous ai demandé. Je veux être prévenu si un cadavre présentant des mutilations similaires est déjà passé par chez nous ou si un nouveau se présente. Vous n'aurez qu'à laisser un mot chez moi.

Séverin repartit vers la porte. Il serait de retour dans ses appartements d'ici une heure et s'empresserait de rédiger une missive. Il était rare qu'il en appelle au Premier consul, mais jusque là, Napoléon n'avait jamais refusé d'accéder à ses requêtes.

— Et il me fournira tout ce que je demande. Car si je ne me trompe pas, le cauchemar que nous avons vécu il y a neuf ans est de retour dans nos vies. Sans oublier celle de tous les Français.

Sur cette terrible pensée, Jean-Pierre Séverin pressa le pas. Peu de choses en ce monde lui faisaient peur, mais le cadavre de la morgue annonçait une terreur qui le faisait encore trembler lorsqu'il se retrouvait seul dans le noir. Certaines horreurs ne vous laissaient jamais en paix.

